

*Un voyage dans les émotions,
la mort m'a réveillée...*

Chapitre 5

Juin 2012

Le corps, quand il vous parle

Le mois de juin apportait sa douce chaleur et cela m'aidait à compenser l'augmentation des moments délicats. Je privilégiais ma famille et remontais dans ma ville natale au détriment de certains événements particuliers tels que le mariage d'une amie. Mon père avait de nouveau été admis à l'hôpital pour recevoir ses nouvelles intraveineuses et en est ressorti le jour de mon arrivée. La joie de le voir à la maison et son sourire sur le visage annihilait ainsi toutes mes tergiversations et mes états d'âme. Je ne regrettais pas d'avoir mis certains côtés de ma vie en attente.

Il était assez étonnant comme la maladie d'un proche pouvait déclencher des réactions surprenantes dans son entourage. Ma tante, qui ne prenait jamais la voiture seule pour faire un long trajet, nous a ainsi fait une énorme et agréable surprise en arrivant à l'improviste de St-Etienne ce week-end-là. Sa présence a merveilleusement renouvelé le quotidien. L'aspect extraordinaire de sa visite nous comblait. Ma mère en était émue et soulagée, elle pouvait parler à sa sœur, avoir un soutien fraternel et oublier un peu la routine des traitements. Mon père était très fatigué, assommé par la chimio. Mais il exprimait une joie de vivre, que l'on alimentait grâce à des choses toutes simples comme manger des framboises du jardin ou prendre l'apéritif tous ensemble.

La sérénité de la soirée a fait place à la douleur et à l'inquiétude le lendemain matin : mon père faisait une réaction très violente à un médicament prescrit en tant qu'antidouleur. Le comble. L'impuissance et l'attente : nous ne pouvions pas faire autre chose qu'être présentes. Le jour d'après, la situation était calme, la peur de la veille diminuait petit à petit. Ma mère devait partir travailler, mais je voyais à quel point une certaine inquiétude la bloquait. Comme je restais un jour de plus, j'essayais de la rassurer en lui disant que j'étais là et que je veillerais sur lui. Selon le besoin, je l'appellerais.

Ce jour-là est resté longtemps gravé dans ma mémoire comme un jour qui prouvait mon impuissance et (ce que j'estimais être à l'époque) mon inutilité. Il était prévu qu'une infirmière passe régulièrement à domicile pour effectuer différents petits contrôles (prise de sang, température, tension, etc...) ainsi que certaines piqûres liées au traitement. Ce lundi, elle s'est donc présentée le matin peu de temps après le départ de ma mère. Malheureusement, la prise de sang ne s'est pas passée comme d'habitude, avec fluidité. Comme elle n'arrivait pas à faire son positionnement sur les veines, elle s'est mise à « triturer » les vaisseaux. Mon père, encore anémié de son séjour à l'hôpital ainsi que de l'épisode de la veille, s'est soudain senti mal et a fait un malaise. Je me tenais à côté de lui, le soutenant et lui tenant la main. Mais petit à petit, j'ai moi-même commencé à tourner de l'œil. J'ai aidé mon père à se poser puis je suis partie me chercher un verre d'eau : je n'aurais été d'aucune utilité en m'évanouissant. Finalement, l'infirmière a réussi son geste et nous a laissés tous les deux nous remettre de nos émotions. L'humeur ambiante était maussade. La déprime gagnait mon père. En me regardant tristement, il m'a demandé de rappeler ma mère et de la faire rentrer.



Il s'est ensuite mis à pleurer, ému et dépité de se voir tant diminué, en dépendance des autres. Ses larmes m'ont énormément touchée et je me suis effondrée, chargée d'une culpabilité de n'avoir pas été d'un grand réconfort et surtout de n'avoir pas été à la hauteur. J'avais affirmé pouvoir m'en sortir seule et je devais appeler à l'aide dès la première occasion. Cet épisode est longtemps resté imprégné dans ma conscience et dans mon corps. Moi qui avais eu l'habitude des piqûres et des prises de sang dans mon enfance et qui ne craignais donc pas ces instants-là, je me suis mise à tourner de l'œil à la vue d'une aiguille. Je n'ai été soulagée de cet état que bien plus tard, petit à petit, en prenant conscience de la source de cette réaction et en avançant doucement dans mon deuil.

Ma mère nous a trouvés éreintés, mon père blême dans un fauteuil et moi triste dans le canapé. A trois, nous retrouvions un équilibre et une envie de manger, la déprime comme compagne. Je m'en voulais d'ajouter ma condition à l'inquiétude de ma mère. Le soir, je reprenais la voiture, dans un état semi-conscient pour rentrer à Antibes et enchaîner avec une semaine de sorties : cinéma, soirée jeu et danse. Je faisais bonne figure ; ne laissais rien transparaître. Mais je ne pouvais pas duper une certaine copine, qui avait perdu son père des années auparavant. Je réalisais alors le soutien qu'elle m'apportait en me prodiguant des conseils, en me comprenant et en m'écoutant sans jugement. Je pouvais exprimer mes émotions pleinement, mes doutes, mes difficultés. J'acceptais tout ce qu'elle m'apprenait car son intention et son vécu la rendait réellement sincère. Il était en effet plus difficile d'accepter les mêmes phrases, de quelqu'un si bien intentionné soit-il, qui n'avait pas expérimenté la même situation que moi. Au travail, je ne me ménageais pas et multipliais les heures. Les journées se suivaient et mon état se détériorait : physiquement et psychiquement, j'avais des sueurs, des mal-au-cœur à répétition et des accès de stress de plus en plus fréquent.

Quelques jours plus tard, mes parents descendaient à Marseille pour se faire suivre : le dossier venait d'être transféré de Gap à l'institut Paoli Calmette. La tumeur évoluait, mutait pour une forme agressive. A Marseille, fin juin, le mot greffe est ainsi prononcé pour la première fois. Une greffe, pour nous, était assimilée à espoir. On nous a alors demandé d'effectuer un test de compatibilité de la moelle osseuse car après les traitements, mon père se trouvait en aplasie. S'ils ne pouvaient pas faire une autogreffe par des cellules prélevées avant le traitement, ils essaieraient de prendre parmi des donneurs compatibles.

Alors que je profitais d'une soirée pour danser et vivre pleinement, mon père se faisait à nouveau hospitaliser à cause de douleurs et d'une anémie sévère. Je recevais cette information le lendemain, tôt le matin, par un coup de fil de ma mère. Elle était affolée, apeurée et appelait à l'aide. J'avais l'impression de vivre à l'envers l'épisode de la prise de sang, mais surtout de les avoir laissés tomber. Comment pouvais-je m'amuser, danser, rire, boire un verre, alors que la situation était au plus mal ? Une heure plus tard, le téléphone sonnait à nouveau : mon père me rassurait sur son état, m'informant de sa prise de morphine et d'une transfusion. Mais surtout, il m'ordonnait de ne pas remonter le soir. Le ciel me tombait dessus. Perdue, complètement perdue. Certains amis commençaient à s'inquiéter mais je ne souhaitais pas ouvrir la porte à tous : je me confiais très peu. Ceux qui étaient dans l'intimité de mon histoire me conseillaient de prendre un peu plus soin de moi. Je ne pouvais envisager une telle éventualité. Cela me paraissait insensé.

Je parlais précédemment de cette dualité en tant qu'enfant : quoi faire dans cette situation. Etre présente ou vivre sa vie ? Pouvait-on faire un peu des deux sans se perdre soi-même ? Sans y laisser son identité, sa santé physique et mentale ? Combien de temps passions-nous à faire les yoyos d'émotions ? L'attente du résultat d'une analyse, puis l'euphorie de la bonne nouvelle, et finalement la déception et la déprime d'un contrôle non concluant. Si je décidais d'être présente, pendant combien de temps allais-je mettre ma vie en suspens ? Si je décidais de vivre ma vie, allais-je regretter les moments perdus et n'allais-je pas me culpabiliser moi-même ? Je ne pouvais qu'espérer ceci chez mes proches : l'abandon de tout jugement. La peur du regard des autres ainsi que la peur



du jugement ne faisaient qu'aggraver mon état d'âme déjà à fleur de peau.

Cette fois-là, je ne suis pas montée, je restais sur la côte. Je devais partir en Inde pour le travail deux jours plus tard. Mon émotivité se décuplait, ma tête bourdonnait. De mon âme et de mon cœur, ma soif d'écriture a ressurgit. Je me remettais à écrire. Très peu, quelques phrases, quelques poèmes, le début d'un renouveau, un soutien dans la tourmente.

